

Grains de mil

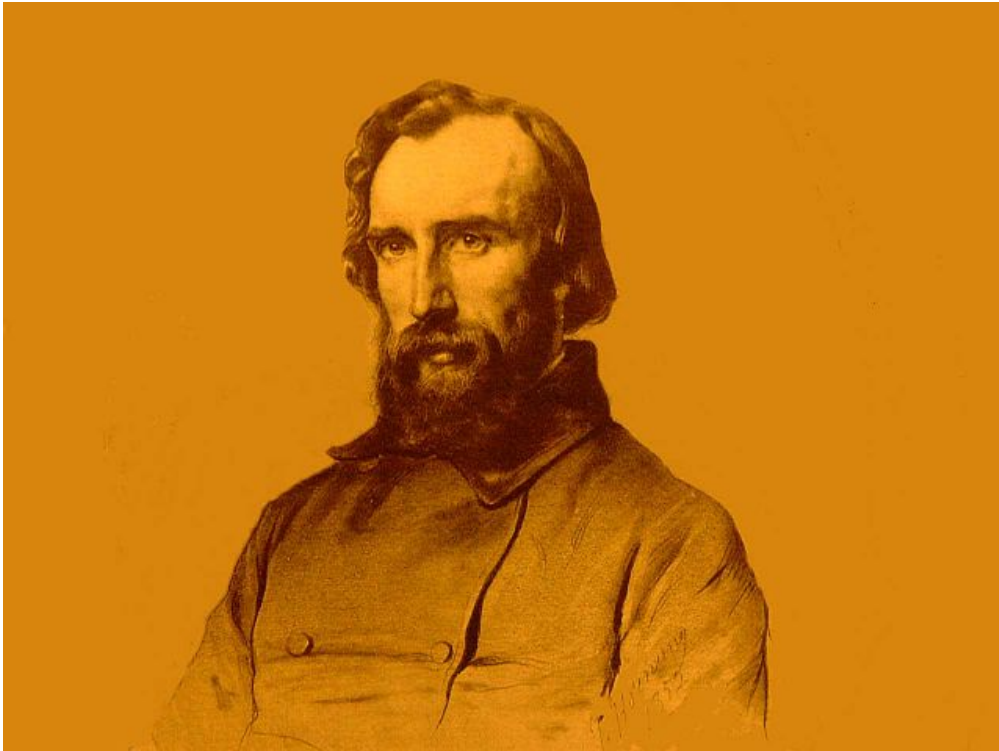


Henri-Frdric Amiel

1854

L'auteur

Henri-Frdric Amiel



Henri-Frédéric Amiel (né le 27 septembre 1821 à Genève – mort le 11 mai 1881 dans la même ville) est un écrivain et philosophe suisse

A l'année qui vient

Ô toi, spectre inconnu, que l'univers ignore,
An nouveau, roi futur qui sommeilles encore
Aux flancs profonds de l'avenir !
Du fond de ton néant, en tremblant, je t'appelle,
Être mystérieux, vrai sphinx, ma voix doit-elle
Te redouter ou te bénir ?

Isis au front voilé, qu'on nomme Providence,
De quel signe ta main doit-elle, à sa naissance,
Marquer au front l'an nouveau-né ?
Sur l'arène du temps ta voix le précipite ;
Dans l'urne du destin quel mot pour lui s'agite ?
Sera-t-il serf ou couronné ?

Avenir, avenir, que nous cachent tes ombres ?
Toge de Fabius, dois-tu de tes plis sombres
Secouer la guerre ou la paix ?
Du même ciel nous vient la foudre et la rosée ;
Nuage, contiens-tu pour la terre embrasée
Ou des fléaux ou des bienfaits ?

Vieux forçat du Soleil, Terre au vol monotone,
Allons ! poursuis encore un printemps, un automne
Dans les espaces infinis.
Avec ta Lune au flanc reprends, reprends ta route !
Dans le cercle éternel de l'éternelle voûte,
Erre, ô symbole des bannis !

Sous le fouet du destin, étalon blanc d'écume,
Allons ! à coups plus prompts que ton sabot s'allume
Dans ton cirque zodiacal !
Cours chercher les saisons aux relais de l'espace ;
Il faut le mois d'amour pour cet oiseau qui passe,
Le mois des morts pour le chacal.

Sous les glaces du Nord va faire filtrer l'ambre ;
Ici récolte Avril, là retrouve Septembre :
L'un a les fleurs, l'autre a les fruits ;
Le petit du lion attend son jour pour naître,
La rose pour fleurir, l'étoile pour paraître,
Et les jours attendent les nuits.

Allons, mets cap au large ! et que, dans ta carrière,
Aucun astre perdu, comète aventurière,
Pirate écumant le ciel bleu,
Ne vienne, dans tes mâts saccageant ton cordage,
Te couler bas d'un choc en son rude abordage,
Mais que ton pilote soit Dieu !

À Madame ***

(En lui renvoyant, au jour de l'an, un volume traduit par elle) Un traducteur peut
n'être
Qu'un traître,
Il peut être un flatteur
Menteur ;
Mais si fidèle, il reste
Modeste,
N'est-il pas un ami ?
— Oh oui !
L'auteur peut dire ainsi :
« Merci » —
Et le lecteur aussi.
Adieu donc...

Mais voici
Qu'ici
D'une nouvelle année
Qui rit,
La première journée
Fleurit ;
Veuillez donc, en hommage
Offerts,
Accepter, — c'est l'usage,
Ces vers ;
Avec eux, je présente
Mes vœux
Pour mil huit cent cinquante
Et deux.

Bon voyage

Ainsi, déjà lassées
De mon toit familial,
Ô mes douces pensées,
Vous quittez, insensées.
L'asile hospitalier ?

Ainsi, graines légères,
Vous désirez partir,
Et, folles passagères,
Aux rives étrangères,
Fuir avec le zéphyr ?

Mes filles, bonne chance !
Et là-bas, puissiez-vous,
Dans ce monde où s'élance
Déjà votre espérance,
Ne pas manquer l'époux !

Sur ce lointain rivage
Que le ciel vous soit doux !
Mes filles, bon voyage !
Mais il serait plus sage
De demeurer chez nous.

Graines moins dégourdies
Courent moins de danger ;
Craignez, mes étourdies,
Les critiques hardies
Et l'œil de l'étranger.

L'étranger n'est point père,
Et, juge indifférent,
Où celui-ci tempère,
Ménage, excuse, espère,
Lui, voit juste et dit franc.

Le père, âme charmée,
Voit rose aussi le brun,
Croit le feu sans fumée,
Il te trouve embaumée,
Ô graine sans parfum.

Ce qu'on voit à la ronde
Aux filles arriver,
Que l'on présente au monde,
Comment, ô graine blonde,
Pourras-tu l'esquiver ?

— « Sous l'aigrette mobile
Son front pur est d'argent ;
Une âme de sibylle
Vit dans ce corps débile ! »
Dit le père indulgent.

— « Non, l'aigrette inutile
Pare un front indigent :
Pas d'âme, esprit futile,
Fond nul, langue subtile ! »
Dit le juge exigeant.

Pareilles destinées
Vous menacent au port.
Par l'espoir dominées,
Voulez-vous, obstinées,
Toujours tenter le sort ?

N'êtes-vous point troublées ?
Non ? Vous voulez partir ?
Adieu, chansons ailées,
Mes graines envolées,
Je vous livre au zéphyr.

Chanson d'Escalade

L'heure a sonné, les échos de Genève
Ont dit : Savoie ! et, plus prompt que le vent,
Ce cri, parti du pied du vieux Salève,
Éveille au Nord un autre écho vivant.
Du bleu Léman nous séparent cent fleuves ;
De l'Escalade, un long passé qui dort ;
Mais pour chanter son lac ou nos épreuves,
Du Genevois le cœur palpite encor.

Qu'importe au cœur, ou le temps ou l'espace !
Dans leurs prisons il ne s'enferme pas :
Aigle planant plus haut que ce qui passe,
Son vol royal dédaigne tout compas.
Philtre certain, tant que dans sa poitrine
Bout un sang pur, l'homme est sain, jeune et fort ;
Qu'il tienne plume, outil ou carabine,
Du Genevois le cœur palpite encor.

La vie aussi toujours plus nous sépare ;
Vers l'horizon mènent mille chemins :
Chacun va, vient, revient, cherche et s'égare ;
Où pourrons-nous nous revoir, pèlerins ?
Dans les forêts il est une prairie ;
Tous les sentiers s'y rendent comme au port ;
Grütli boisé, ce lieu c'est la patrie :
Allons-y tous, notre cœur bat encor.

Patrie, ô mère auguste et vénérée,
Dans tes enfants l'amour n'a point failli ;
Quand ton appel retentit, voix sacrée,
A cet accent, mère, ils ont tressailli.
Et, sur ton sol comme au lointain rivage,
Humble ou puissant, dans la gêne ou dans l'or,
Jeune ou blanchi par les neiges de l'âge,
Du Genevois le cœur palpite encor.

Du Temps, amis, chaque battement d'ailes,
Efface, efface et nos mœurs et nos traits ;
Ô souvenir, sans les âmes fidèles,
Toi-même, hélas ! aussi disparaîtrais.
Ah ! serrons-nous autour des vieilles fêtes,
Sous leur drapeau, du temps bravons l'effort :

Que des aïeux, pour sauver les conquêtes,
Du Genevois le cœur palpite encor !

Dans le sépulcre où vont les cités mortes,
Tu vas, dit-on, cité de nos aïeux ;
Oui, l'ennemi, Genève, est à tes portes !
Debout, patrie, et réveille tes dieux !
Tout n'est pas dit : La pierre de la tombe
N'a pas encor sur toi scellé la mort :
Sur le déluge a passé la colombe...
Du Genevois le cœur palpite encor.

Il est toujours sur cette vieille terre
Des fronts brillant d'honneur et de fierté ;
De nobles cœurs que rien de vil n'altère,
Que rien de grand n'a jamais déserté.
Rien n'est perdu : Dieu nous laisse une chance :
On peut dompter ou détourner le sort.
Jurons de vivre ! amis, bonne espérance !
Du Genevois le cœur palpite encor.

Contentement passe richesse

Bon pied, bon œil et bonne dent
C'est toute ma fortune ;
Des grâces dont chacun veut tant,
Je n'ai demandé qu'une :
Un cœur joyeux, un cœur sans fiel,
Et, content, je bénis le ciel.

Plus on a, plus on veut avoir,
Chacun se plaint sur terre :
Jacques a du pain — « Son pain est noir ; »
Du vin — « Son vin l'altère. »
Moins dégoûté, moi, je n'ai rien
Et suis satisfait de mon bien.

On dit ce monde triste et laid,
Lieu maudit, un vrai baigne ;
Pour moi, notre univers me plaît,
Cieux, mers, plaine et montagne :
N'est-il donc plus de bonnes gens ?
De Dieu là-haut, de fleurs aux champs ?

Bon pied, bon œil et bonne dent,
C'est toute ma fortune ;
Des grâces dont chacun veut tant
Je n'ai demandé qu'une :
Un cœur joyeux, un cœur sans fiel,
Et, content, je bénis le ciel.

En chasse

Vous qui craignez vent, pluie ou fièvres,
Restez coi, mes mignons !
Au lit ! au chaud ! vous, cœurs de lièvres ;
Fusil en main et rire aux lèvres,
Nous, joyeux gars, marchons !

Temps frais, ciel pur, bon ! voici l'aube
Qui rougit les forêts ;
Partez, gibier de toute robe,
A nos coups rien ne se dérobe ;
L'œil au guet ! soyons prêts !

Mais garde à vous ! tout n'est pas fête,
Amis, dans notre état ;
L'animal n'est pas toujours bête ;
Il a griffe et dents, pieds et tête ;
Il fuit, trompe ou combat.

Qu'est donc la chasse ? Une bataille
Moins un brin de laurier.
Qu'importe au fond balle ou grenaille ?
Sabre ou couteau ? gazon ou paille ?
Tout chasseur naît guerrier !

Envoi

A Monsieur Albert Richard, en lui adressant une chanson dans
l'Album Genevois, recueil littéraire, où il avait inséré une fable. Je sais un enclos
aimable :

L'aigle y souffre le pinson,
L'arbre s'y mêle au buisson,
Et l'hôte, à mine traitable,
Est sans noise et bon garçon.
Une carte présentable,
Friande en toute saison,
Offre à tous chair et poisson,
Et douceurs et venaison,
Bref, plats de toute façon :
Le choix est fort délectable. —
Mais nul dîner n'est sortable
Sans volaille ou sans boisson.
Maître, découpez à table,
Je serai, moi, l'échanson.

Pour acquitter ma rançon.
Quand mon doyen sert la Fable,
Je dois verser la Chanson.
En voici de mon caisson :
Petit vin, sois-tu potable !

Il pianto

— Ah ! c'est à détester la vie !
Toujours, partout, se sentir seul !
A la solitude asservie,
Mon âme file son linceul.
Dix fois ! ma main l'a mise nue,
Dix fois, bien qu'elle en ait frémi !
Mon âme est encore inconnue
A mon meilleur ami !

— C'est vrai ; mais, avant de maudire,
Plein de courroux ou plein d'effroi,
Écoute, passant qui soupire,
Écoute, frère, et réponds-moi.
Nul œil, c'est là ce qui t'enflamme,
Ne lit dans ton cœur abattu ;
Nul ami ne connaît ton âme :
Et toi, la connais-tu ?

Il faut posséder pour connaître,
Et pour posséder, contenir ;
L'œil, qui finit ce qu'il pénètre,
Pénètre ce qui doit finir.
Va, frère, ne jette à ce monde
Ni ton blasphème ni ton vœu ;
Ton âme est chose trop profonde :
Un seul la connaît — Dieu !

La belle fille

Ô belle sérieuse,
Dans l'œil ou dans le front,
Ni la brune oublieuse,
Ni la blonde rieuse
N'ont ton charme profond.

Comme la brune folle,
Tu souris au plaisir ;
Mais, moins qu'elle frivole,
Plus haut, plus loin, s'envole
Ton immense désir.

Comme la vierge blonde,
Tu demandes l'amour ;
Mais ton regard le sonde,
Il abandonne au monde
Les idoles d'un jour.

Ici, de toute joie
On n'a que la moitié ;
Le cœur léger s'y noie ;
Cette chétive proie,
Tu la prends en pitié.

Tu sens que la lumière
Est plus que les couleurs ;
Qu'elles sont sa poussière,
De toi vivant, ô mère,
Et mourant, si tu meurs ;

Que du lion la pose
Dit tout, tandis qu'un bond
N'exprime qu'une chose ;
Tu sens que, s'il repose,
Le sublime est sans fond.

Et tu restes sereine ;
C'est pourquoi tu me plais ;
Et ton beau front de reine
Se couronne, ô sirène,
D'une aurore de paix.

J'aime ta beauté grave ;
Magique est le couchant,
D'or, de pourpre ou de lave ;
Mais pur, simple et suave,
N'est-il pas plus touchant ?

Océan, quand tu grondes,
Je t'admire, Océan,
Mais, tranquilles, tes ondes
Ont, deux fois plus profondes,
Plus de grandeur, géant !

Ni la brune oublieuse,
Dans l'œil ou dans le front,
Ni la blonde rieuse,
Ô belle sérieuse,
N'ont ton charme profond.

En toute créature
Dans l'art, temple de feu,
Dans l'homme et la nature,
Ton œil, ô vierge pure,
Cherche le doigt de Dieu.

Tu sais vivre en toi-même,
Et, quand meurent tous bruits,
Ton âme, instant suprême,
Entend la voix qu'elle aime
Dans le calme des nuits.

Le jour est pour la vie ;
Tu sais vivre en aimant ;
Ton âme est poursuivie
De l'immortelle envie
Du complet dévouement.

Bien souvent ton cœur saigne,
Non que Dieu l'ait puni,
Non que, timide, il craigne,
Ou que, lâche, il se plaigne,
Mais il veut l'infini.

Sainte, aimante, héroïque,
L'œil limpide et loyal,
Ton profil est antique,

Ta voix une musique,
Ton rêve, l'idéal.

Je trouve Hébée jolie
Et charmante Cérès ;
Mais une autre harmonie,
Ô Vénus-Uranie,
Resplendit sur tes traits.

Laure est belle, ô Pétrarque,
L'œil enchanté, je suis
Angélique en sa barque ;
Mais la divine marque
Est sur toi, Béatrix !

Ô belle sérieuse,
Dans tout ce qu'elles font,
Ni la brune oublieuse,
Ni la blonde rieuse,
N'ont ton charme profond.

L'une éveille ma lyre,
L'autre sait me charmer ;
Mais pour toi je respire,
Fille au divin sourire,
Et toi, je veux t'aimer.

La Diane

Bats tambour !
Bats tambour !
C'est pour moi le dernier jour :
Quand sonnera la trompette,
Camarades, c'est ma fête,
Adieu, vieux, et demi-tour !

Drôl' de jeu !
Drôl' de jeu
Que la vie !... on y rit peu :
Lundi, parade et grimace ;
Mardi, par terre et de glace ;
Mercredi, sous terre, adieu !

Cuirassier,
Cuirassier,
C'est fâcheux pour ton acier !
Aujourd'hui luit comme foudre,
Demain rouillé dans la poudre...
Pauvre gars qu'un cavalier !

Au combat !
Au combat !
Sans soucis et sans débat :
Quand a parlé la patrie,
Suffit, on donne sa vie ;
Ainsi meurt le bon soldat.

Bats tambour !
Bats tambour !
C'est pour moi le dernier jour.
Quand sonnera la trompette,
Camarades, c'est ma fête ;
Adieu, vieux, et demi-tour !

La fille blonde

Au temps des senteurs
Et de l'alouette,
Fille joliette,
Aux vives couleurs,
En fraîche toilette,
Qui t'en vas seulette,
Narguant les railleurs,
Un matin de fête,
A travers l'herbette,
Faire ta cueillette
D'amour et de fleurs ; —
Blonde bachelette
Aux traits séducteurs,
Aux regards quêtés,
Et pourtant discrète, —
Jeune oiseau rieur,
Hardi par candeur,
Qui cache sa peur
Sous un front moqueur,
Naïve coquette,
Avec l'air vainqueur,
Pauvre enfant simplette,
Veille sur ton cœur.
Gare à la défaite !
Gare à la conquête !
Loin est le bonheur,
Ô ma pâquerette,
Près est le malheur.
— En ta maisonnette
Reviens vers tes sœurs,
Reviens-y seulette,
Et crois-nous, fillette,
Gaîté d'amourette
Finit par des pleurs.
Crainte des douleurs,
Jeune bergerette,
Au temps des senteurs
Et de l'alouette,
Ris de la fleurette,
Ne souris qu'aux fleurs.

La fille brune

I

Vierge au pied leste,
Au chant mutin,
A la main preste,
A l'œil lutin,
Au front hautain,
Au royal geste,
Sois plus modeste,
Songe au destin,
Vierge si preste,
Songe à demain !

II

La feuille tombe,
Ô ma colombe,
Du rameau vert ;
Le printemps chante,
Ô ma charmante...
Puis vient l'hiver.

Des feux d'Aurore
Le ciel se dore...
Puis vient la nuit ;
Un éclair brille,
Ô ma gentille,
Brille... et s'enfuit.

Fille superbe,
La fleur de l'herbe,
Ton doux larcin,
Bientôt se fane,
Ô ma sultane...
Même à ton sein.

La pleine lune
Bientôt, ma brune,
Perd son éclat ;
La fraîche brise,
Quoique insoumise,
Bientôt s'abat.

L'horloge sonne,
Sonne, ô mignonne...
Et puis se tait ;
Tout passe vite,
Vite, ô petite...
Et disparaît.

III

Vierge au pied leste,
Au chant mutin,
Au royal geste,
Au ton hautain,
Bien ne demeure,
Bien ici-bas ;
L'heure après l'heure
Presse le pas ;
Et tel qu'un rêve
S'envole au jour,
Ainsi, sans trêve
Et sans amour,
Qu'on le regrette,
Enfant, ou pas,
Tout, ma pauvrette,
Nous quitte, hélas !

IV

Ton œil, bel ange,
Va se ternir ;
Dans l'avenir
Tout doit finir :
Aussi tout change.

Agneaux et loups,
Sages et fous
Plaisir et joie,
Tout est la proie
Du temps jaloux.

Partout il pille :
Autour de nous,
A tes genoux ;
Sens-tu ses coups,

Ô jeune fille ?

Puis, sans espoir,
Fruit, rose ou feuille
Le Trépas noir
Prend, fauche ou cueille
Tout, un beau soir.

V

Sans perdre haleine
Jusqu'au matin,
D'un pied badin
Chassant la peine,
Danse, ô ma reine,
Aux cils d'ébène,
Mais dans l'arène,
Enfant hautain,
Pense à la fin,
Pense au destin :
Vieille on se traîne ;
Songe au chemin
Vierge trop vaine,
Songe à demain !

La goutte de rosée

— « Petite perle cristalline,
Tremblante fille du matin,
Au bout de la feuille de thym
Que fais-tu là sur la colline ?

« Avant la fleur, avant l'oiseau,
Avant le réveil de l'aurore,
Quand le vallon sommeille encore,
Que fais-tu là sur le coteau ?

— « Ce que je fais sur la colline ?
Je m'y prépare, avec amour,
A m'offrir, quand viendra le jour,
Pure, à sa pureté divine.

« Tu le sais, son rayon n'est beau
Que pour la goutte transparente
Voilà pourquoi, persévérante,
Je l'attends là sur le coteau. »

Du coteau la cime se dore,
L'oiseau se réveille en son nid,
Et la fleur s'empresse d'éclore...
Mais voyez la goutte qui luit !

Du prisme toute la richesse,
Du soleil toute la splendeur,
Captives dans sa petitesse,
Y font éclater leur grandeur.

— « Pour que tant de magnificence
En ton sein vierge ait éclaté,
Dis-moi, d'où te vient ta puissance ? »
— « Ami, c'est de ma pureté. »

La perle

Jadis des célestes lambris
Tombée à la vague profonde,
Entre les joyaux de ce monde
Brille une perle de grand prix.

C'est la plus belle et la plus rare
Qui jamais éblouit les yeux ;
Mais, hélas ! un destin bizarre
S'attache au bijou précieux.

D'une passion immortelle
Pour elle tout cœur est épris ;
Dans tout ce qu'il aime, c'est elle,
C'est toi qu'il veut, perle de prix.

Et, de ce côté de la vie
Tant qu'il respire et vit d'espoir,
Perle dont son âme est ravie,
Partout l'homme aussi croit te voir.

Mais, tel que ces preux d'un autre âge
En quête d'un vase enchanté,
Il ne conquiert que ton image
Et jamais ta réalité.

Rêve trompeur, comme un nuage
Doré des feux de son amour,
Tu fuis, il vole et le mirage
Expire et renaît chaque jour.

Cette illusion décevante
Tient fasciné tout œil humain ;
Chaque matin le jour se vante,
Mais pour pleurer le lendemain.

N'importe ! sur toutes les routes,
Sur tous chemins, sur tous sentiers,
Malgré mille échecs, cent déroutes,
Toujours courent les chevaliers.

Par les routes de la richesse
Ou par les chemins du plaisir,

Par les sentiers de la sagesse,
Ils vont, ils vont pour te saisir.

Toujours plus ardents à poursuivre.
La perle rare et de grand prix,
La plupart, en cessant de vivre,
Pensent encor l'avoir surpris.

Insensés ! fouillez bien la terre,
La perle était dans votre cœur ?
Trésor qu'entoure un saint mystère,
Perle, qu'es-tu donc ?... Le BONHEUR.

Pour le mortel comme pour l'ange,
Soit dans ce monde soit aux cieux,
Le bonheur est toujours étrange,
C'est son signe mystérieux.

Dans sa lumière Dieu se voile,
L'allégresse étourdit le cœur ;
Il faut la nuit pour voir l'étoile,
Les larmes pour voir le bonheur.

Le vrai bonheur est le martyre
De tout bonheur frivole et vain ;
Il nous effraie, il nous attire,
Il est terrible, il est divin.

L'oiseau sent frissonner son aile
Sur les bords de l'immensité ;
Le temps, à la fuite éternelle,
Frémit devant l'éternité.

Rien ne veut mourir. Tourmentée
Par l'angoisse de l'infini,
Quand il s'entr'ouvre, épouvantée,
L'âme a tremblé... peur de banni !

Va, ne crains point un maléfice !
Ce qui te fait peur, c'est ton bien.
Dans la flamme du sacrifice
Dieu réside ; enfant, ne crains rien !

Le vrai bonheur est un abîme,
Un héroïsme douloureux ;

Et s'il ne te rend pas sublime,
C'est qu'il ne te rend pas heureux.

La petite glaneuse

Sois bien sage, dors, petit frère ;
A la vitre baisse le jour ;
Sans pleurer, attends mon retour
Dans ta couchette solitaire.
Partons ; lui, du moins, n'a pas faim ;
La moisson, bien sûr, fut superbe ;
Cherchons les miettes de la gerbe ;
Chaque épi fait un peu de pain.

La nuit arrive et je suis seule !
La mère en rentrant va gronder ;
Pauvre, elle défend de l'aider
A mettre du grain sous la meule.
Si de blé mon tablier plein,
Pouvait faire oublier mon âge !...
Allons, allons ! vite à l'ouvrage !
Chaque épi fait un peu de pain.

A vous glaner, moi la dernière,
Épis, épis, me fuyez-vous ?
Vous serez bien venus chez nous,
Car chez nous il n'est plus de père.
D'étoiles au ciel quel essaim !
Ah ! que n'êtes-vous en tel nombre !
Le ciel serait ce champ dans l'ombre !
Chaque épi fait un peu de pain.

Des oiseaux que dans la verdure
J'entends chanter l'hymne du soir,
Nul ne connaît le désespoir,
Tous ont trouvé nid et pâture ;
Dans les champs, comme eux, brin à brin,
Seigneur, je becquète ma vie ;
Ouvre pour tous ta main amie !
Chaque épi fait un peu de pain.

Quel bonheur ! moi, petite fille,
Chez nous, mains pleines, revenir !
J'entends la mère me bénir ;
Dans le four la flamme pétille.
Tout mon cœur chante dans mon sein,
A sa joie il ne peut suffire ;
Chaque épi me vaut un sourire ;
Chaque épi fait un peu de pain !

La violette

Douce violette,
Vierge humble et discrète,
Fille de nos bois,
Dis-moi dans quels songes
Ainsi tu te plonges
Sans joie et sans voix ?

— Sans voix, non sans joie,
Car Dieu m'en envoie :
J'écoute un oiseau ;
Son chant me fait fête,
Et moi, fleur muette,
Je me dis : c'est beau !

La visite des anges

LA MÈRE.

Canari,
Doux chéri,
Chante un peu moins fort,
Sur ta gaîté fais quelque effort.

Mon pauvre enfant, comme il est blême !
Déjà cinq nuits je l'ai veillé,
Hélas ! il a peu sommeillé...
Mais, que vois-je ? ah ! le bon Dieu m'aime !

Canari,
Doux chéri,
Chante un peu moins fort,
Dans mes bras mon enfant s'endort.

Comme il est pur, ce front de cire !
Cet œil clos rafraîchit le mien ;
Le sommeil lui fera du bien...
Merci, mon Dieu, de ton sourire !

Canari,
Doux chéri,
Chante un peu moins fort,
De m'épouvanter j'avais tort.

Du bon ange signal de joie,
Sur la tempe, où vient la sueur,
Voltige comme une lueur...
Ange noir, tu lâches ta proie !

Canari,
Doux chéri,
Chante un peu moins fort,
De l'enfant l'esprit malin sort.

Non, grand Dieu ! c'est l'âme !... ô misère !
Je vois les deux lèvres bleuir,
Je sens le petit corps froidir...
Seigneur, prends pitié d'une mère !

LE BON ANGE.

Canari,
Pauvre ami.
Chante un peu moins fort,
Dans cette chambre il est un mort.

L'écureuil

La lune au ciel brille ;
Chut ! dans la charmille
Écureuil trotte sans bruit...
Pouf ! d'un fusil le feu luit.

Demi-mort, dans l'ombre
Du feuillage sombre,
Chut ! s'est blotti le mignon...
Lune, éteins ton lumignon !

Et la lune terne,
Cachant sa lanterne,
Fuit sous un nuage noir...
Sire chasseur, peux-tu voir ?

« Lune, maman lune,
J'ai réchappé d'une !... »
Dit Jeannot, gagnant son nid ;
« Merci, lune, bonne nuit ! »

L'écusson

Il était une tour, avec porte. L'attique
Laissait voir, dans la mousse, un écusson gothique.

La tour était massive, et la main d'un Samson,
Taillé dans un seul bloc, dut poser l'écusson.

L'écu verdi semblait de quelque république
Le bouclier de pierre, austère et symbolique.

« Près d'un aigle une clé; dans un astre, au-dessus,
I—H—S ; puis ces trois mots : Post Tenebras Lux. »

Tel l'écu. — Le passant pressentait un problème
Dans l'astre et la devise et sous le double emblème.

Je passai, je cherchai. Bientôt, d'un œil rêveur,
Je lus dans I, H, S, Jésus Homme Sauveur ;

Et dans les mots profonds pris d'une langue antique,
Après la nuit le jour ; devise prophétique.

Restaient l'aigle et la clé. Sous leur air fantastique,
Quelle idée en secret se dérobait, mystique ?

Les cités, la nature et l'art ont une clé ;
Si la clé ferme, elle ouvre ; et son sens est voilé.

L'aigle altier, libre et seul, sait défendre son aire,
Brave autans et chasseurs et porte le tonnerre.

L'aigle ici veut-il dire Audace ou Liberté ?
Et la clé Défiance ou bien Sagacité ?

Ainsi la foi, l'espoir, et prudence et fierté
S'uniraient dans ton orbe, écusson respecté !

.....

Jeune, je vis encor la porte et son attique,
Vestige disparu de quelque ville antique.

Mais qu'ont à faire ici tour ou porte ? Et pourquoi

Ce souvenir qui meurt vient-il revivre en moi ?

Ah ! j'ai beau l'étouffer sous une allégorie,
Mon cœur entend ta voix et tressaille, ô patrie !

Le livre en trois langues

En Décembre, au concert, souvenir d'agonie !
J'entendis, comment rendre un pareil souvenir ?
La douleur ineffable et gronder et gémir :
D'un grand maître germain c'était la symphonie.
La vie intérieure, avec ses grands déserts,
Ses gouffres inconnus, son ciel et ses enfers,
Dans l'orchestre pleurait en sanglots d'harmonie.

Une nuit d'Août, au ciel, spectacle surhumain !
Je vis, mais comment peindre et comment faire croire
De cette sombre nuit la flamboyante gloire ?
De Dieu, dans le chaos, dut être ainsi la main !
Dix mille éclairs du ciel fendaient le voile sombre,
Éblouissants, muets, soupirs de feu dans l'ombre...
Leur grandeur formidable éclipa le Germain.

Et la trombe sonore et l'orage de flamme,
Énigmes pour mon cœur, torturèrent les airs ;
Mais, quand la passion eut sillonné mon âme,
Trois mondes, d'un seul coup, me furent découverts !
Dans sa tourmente à lui vous trouvant un langage,
Le cœur de votre angoisse un sens profond dégage,
Ô tempête d'accords, ô rafale d'éclairs !

L'embarras des richesses

Nous te quittons, ô vieil abri de chaume,
Oui, mes enfants, rendez grâce à genoux ;
La faim n'est plus, nous avons un royaume ;
Un ciel plein d'or vient de s'ouvrir sur nous.
Nous, si joyeux quand jadis une obole
Brillait un jour au foyer indigent,
Nous héritons ! la misère s'envole :
Merci, mon Dieu, merci, j'ai de l'argent !

— Ma fille, à toi des parfums, des dentelles,
Comme au château des parures de fleurs ;
Tous les plaisirs des heureuses mortelles ;
Les bals, les ris, au lieu de nos douleurs !
— A toi, mon fils, des coursiers et des fêtes !
— A nous, la paix loin de tout soin rongéant
Et le satin pour reposer nos têtes :
L'argent ! l'argent ! Dieu, qu'il est beau, l'argent !

Quoi ! des palais c'est la toute la joie !
Vos yeux, enfants, perdent leurs doux éclairs.
Bien vite, hélas ! aux jours filés de soie,
Un dieu jaloux mêla des jours amers.
Malheur ! malheur ! aurais-je fait méprise ?
Et, sur les flots, pilote négligent,
Pris pour le port le roc où l'on se brise ?...
L'écueil ! mon Dieu, l'écueil, est-ce l'argent ?

Reprends ton hôte, ô mon ancien asile,
Où des haillons m'ont protégé trente ans.
Des lits dorés le doux sommeil s'exile,
Reviens, misère, et rends-nous le printemps !
Loin des cités, mes enfants, je l'espère,
Laira sur nous un bonheur moins changeant ;
Oui, dans vos bras, serrez votre vieux père ;
Merci, mon Dieu, je ne veux plus d'argent.

Le papillon

I

De fleur en fleur, papillon,
Et de tige en tige,
Beau d'or et de vermillon,
Fin d'aigrette et d'aiguillon,
Étourdi, voltige !

Dans la corolle, au matin,
Comme une épousée
Sous ses rideaux de satin,
Furtif, d'un baiser lutin,
Surprends la rosée.

Toi qu'un zéphyr caressant
Fit à l'aube éclore,
Rêve ailé qui tremble et sent,
Effleure tout, beau passant,
Fils léger d'Aurore.

II

La vie, éclair qui s'enfuit,
Dore toutes choses,
Puis, les rendant à la nuit,
Indifférente, poursuit
Ses métamorphoses.

Un point bleu, signe effrayant
Que trace la joie,
Rit sur tout front souriant,
Mais au chagrin, trait fuyant,
Désigne sa proie.

Tu jouis : tu vas souffrir ;
Vent qui souffle tombe ;
Tout ce qui naît doit mourir ;
La fleur germe pour fleurir,
Fleurit pour la tombe.

Astre qui, sur un fond noir,
Naît, luit, vole et passe,

Chaque être est brillant d'espoir,
Mais, météore d'un soir,
S'éteint dans l'espace.

Bulle éblouissante aux yeux,
Qu'un rayon allume,
Où l'œil croit voir terre et cieux
Qu'es-tu, monde sérieux ?
Un jouet d'écume.

Donc, papillon palpitant,
Puisque monde ou rose
Ne dure, hélas! qu'un instant,
En ton vol, bel inconstant,
Jamais ne te pose.

III

L'esprit creuse pour savoir
L'effet et la cause
Mais ce monde est un miroir ;
L'esprit ne peut que s'y voir,
Et l'énigme est close.

Fouillant son problème ardu,
Au profond de l'onde,
Nuit et jour, l'œil éperdu
Sonde... mais un plomb perdu
N'est point une sonde.

Ignorants, que pouvons-nous ?
Mais cette impuissance
Ne tourmente que les fous ;
Tirons-en le miel si doux,
Miel de jouissance.

Donc, papillon, folâtrons
De la plaine aux cimes ;
Volons, demain nous mourrons ;
Rions, demain nous irons
Voir les grands abîmes.

IV

Ainsi tu fais, papillon

A l'aile éphémère ;
Et, narguant l'humble grillon,
Inquiet, par tout sillon,
Tu suis ta chimère.

Fils de l'air, quand, parcourant
Tout ton frais empire,
Tu vas butinant, errant,
Ton cœur libre, ô conquérant,
Librement respire.

Mais, fils du zéphyr, sens-tu
Ce cœur qui soupire ?
Cœur volage et combattu,
Pourquoi soupirer ? Peux-tu,
Peux-tu nous le dire ?

V

Ô papillon, de Psyché
Magnifique emblème,
En tout calice penché,
Ton cœur avide a cherché,
Recherché qui l'aime.

Sais-tu, sous le dôme bleu,
Sais-tu ce qu'on aime !
Ou ce que cherche en tout lieu
La vierge aux ailes de feu,
Cet autre toi-même ?

Dans l'Olympe radieux,
La vierge réclame
Des mortels, des morts, des dieux,
Son amant mystérieux,
Et Psyché, c'est l'âme.

Promenant par tout séjour
Le deuil que tu cèles,
Psyché-papillon, un jour
Puisses-tu trouver l'Amour
Et perdre tes ailes !

De fleur en fleur, papillon,
Et de tige en tige,

Fin d'aigrette et d'aiguillon,
Beau d'or et de vermillon,
Papillon, voltige !

L'épreuve du talent

Oui, l'Art est grand ! Ses bois sacrés
Te sont ouverts ; courage, adepte !
Comme néophyte il t'accepte,
Tu peux franchir tous ses degrés.
Sa grandeur n'est point dans la pompe ;
Il ennoblit chêne et fétu,
Et sourit au turlututu
Comme au large accent de la trompe.

Mais sois prudent, crainte d'affront ;
Pèse ta force ; l'âme éprise
Sur ses dons fait parfois méprise :
Jeune homme, as-tu l'étoile au front ?
Pour un pinceau se tient l'estompe ;
Tout dard, hélas ! se croit pointu ;
Et souvent le turlututu,
S'estime être une jeune trompe.

Sois constant, si tu te sens fort ;
Travaille ! dans l'art, rien sans peine !
Mais ta peine peut être vaine,
Le talent n'est point dans l'effort.
Courbe ton arc, mais sans qu'il rompe ;
Ne confonds pas fort et têtù ;
En s'obstinant, turlututu
Ne prends pas la voix de la trompe.

Oui, l'Art est grand, oui, l'Art est beau,
Mais réclame un prêtre robuste :
Pour le fort, c'est un temple auguste ;
Pour l'impuissant, c'est un tombeau !
L'Art, sévère pour qui se trompe,
Dit : Que peux-tu ? Non : Que veux-tu ?
Souffle dans un turlututu
Si tu ne peux remplir la trompe.

Les émigrants Suisses

Debout, enfants, bâtons en main,
Et vous, femmes, courage !
Nos pleurs sécheront en chemin ;
Mieux vaut aujourd'hui que demain ;
Allons ! cœur au voyage !

Vallons, enclos, humbles maisons.
Clochers de nos villages.
Il fallait vivre, nous partons,
Mais, l'âme en deuil, nous vous quittons
Pour de lointains rivages.

Grands monts, pères des eaux, adieu !
Nous descendrons vos fleuves.
Salut, immense Océan bleu !
Salut verte Amérique, où Dieu
Fait des nations neuves !

Nouveaux là-bas sont terre et cieux !
Le cœur y bat au large.
Trop plein, notre monde trop vieux
S'effondre ; enfants, nous serons mieux :
Plus de pain, moins de charge !

Souvent, nous penserons à vous,
Clochers, vallons, prairies ;
Espoir et souvenir sont doux ;
Enfants et femmes, à genoux !
Prions pour deux patries !

Les incomplets

Tu sens profondément et le bon et le beau,
Et la haine et l'amour, la nature et la vie ;
Et si l'art devant toi les reproduit, ravie
Ton âme resplendit comme un soleil nouveau ; —
Mais si, clavier muet, tu n'as, joyeux ou triste,
Pas d'accents pour chanter ta joie ou des douleurs,
Si ton pinceau lassé cherche en vain des couleurs,
Poète, tu n'es pas artiste !

Tu rends divinement ; ta magistrale main
Possède les secrets de la forme et du nombre,
Sait peupler le néant, fait la lumière et l'ombre,
Et de l'art de charmer tu connais le chemin ; —
Mais si, clavier sonore incessamment en fête,
Ta voix n'a plus besoin du cœur pour retentir,
Si ton pinceau sait peindre avant que de sentir,
Artiste, tu n'es pas poète !

Les saisons au village

Monts sublimes !
Si l'Hiver glace vos âmes
Qui blanchissent dans l'azur,
De vos flancs descend l'air pur,
L'eau jaillit de vos abîmes.

Alouettes !
Du Printemps les pâquerettes
Ont brillé parmi le thym ;
Gais troupeaux, c'est le matin ;
L'aube a lui; tinte, clochettes !

Providence !
L'épi mûr, c'est l'abondance
Que pour nous l'Été blondit ;
Au soleil le champ sourit ;
Le fléau bat en cadence.

Meurs, feuillée !
Fruits tombez, l'herbe est mouillée ;
Automne, ouvre tes pressoirs ;
Courts sont les jours, doux les soirs ;
L'oiseau fuit, chante, ô veillée !

Harmonie !
Les Saisons ont un génie ;
Dans les champs et dans le cœur,
Partout il veut le bonheur ;
Œuvre sainte, oh ! sois bénie !

L'éternel Protée

Flamme
Qui tout brûle et dissout ;
Lame
Qui tout tranche et découd ;
Rame
Qui fait vague et remoût ;
Volcan qui toujours bout ;
Voix qui chante à tout coup
Gamme ;
Œil qui tout juge et tout
Blâme ;
Sphinx malin qui, par goût,
Trame
Drame
Qu'un mot noue et résout ;
Tantôt cerf qui beaucoup
Brame,
Tantôt ours, aigle ou loup ;
Mais, de septembre à l'ôût,
Par instinct et surtout
Femme ;
Sylphe toujours debout,
Sorcier jamais à bout,
Un Protée est partout.
— Qu'es-tu, toi qui sais tout,
Qui peux tout et veux tout ?
— L'âme !

L'ormeau de Plainpalais

Il est tombé, l'arbre au vaste feuillage,
Il est tombé le vieux roi du coteau !
Ô mes amis ! qu'un regret, qu'un hommage,
Suive du moins, suive l'antique ormeau !
Pleurez, il vit nos gloires, nos misères,
Nos jours brillants et nos jours assombris ;
Pleurez, hélas ! il ombragea nos pères,
Et n'aura pas d'ombrage pour nos fils.
1602

Il était là, quand dans une nuit sombre,
Frêle couvée, on nous allait saisir ;
Il entendit le ravisseur dans l'ombre
Rugir de joie en nous voyant dormir.
Mais Dieu veillait dans ces jours populaires
Et Dieu sauva les Genevois trahis...
Pleurez cet arbre, il ombragea nos pères
Et n'aura pas d'ombrage pour nos fils.
1798

Il était là, dans ces jours de tempête
Où notre étoile, en un noir tourbillon,
S'évanouit, alors que la conquête
D'un trait de sang raya notre vieux nom.
Il vit, hélas ! des choses bien amères,
Genève morte et ses drapeaux flétris...
Pleurez cet arbre, il ombragea nos pères
Et n'aura pas d'ombrage pour nos fils.
1814

Il fut témoin de la grande journée
Où dans nos murs revint la liberté.
Des chants d'amour, comme pour l'hyménée,
Retentissaient dans l'heureuse cité.
Bronzes tonnants, clochers aux voix austères,
Joignaient leur hymne à l'hymne du pays...
Pleurez cet arbre, il ombragea nos pères
Et n'aura pas d'ombrage pour nos fils.
1835

Il était là, dans ce jour séculaire,
Ce jour sacré que nul ne voit deux fois,

A l'heure sainte où Genève en prière
Portait au ciel sa plus pieuse voix.
Il les vit tous, ces beaux anniversaires,
Ces Jubilés aux fronts épanouis...
Pleurez cet arbre, il ombragea nos pères
Et n'aura pas d'ombrage pour nos fils.
1838

Pourtant, malgré tes ans et ton long âge,
Non, tu n'as point, vieil arbre, assez vécu !
Tu ne vis pas Octobre et son courage,
Ni l'étranger, dans sa fierté vaincu,
Ni ces enfants, au grondement des guerres
Par bataillons, se levant, réunis...
Pleurez cet arbre, il ombragea nos pères
Et n'aura pas d'ombrage pour nos fils.

Martin vit

Je voudrais oublier ! et, dispersant mon âme
Comme un troupeau de daims qu'on disperse au hallier,
Dans les jardins d'oubli découvrir un dictame !
Je voudrais oublier.

Pour chasser mon souci recourons à l'enfance ;
Le ciel pour elle encor ne s'est point obscurci :
Allons, enfants, jouez !... qu'un jeu soit ma défense
Pour chasser mon souci.

Vous connaissez ce jeu circulaire et folâtre,
Où, de mains en mains fuit, léger courrier de feu,
Le brin, tout rouge encor, qu'on retire de l'âtre ;
Vous connaissez ce jeu.

L'étincelle reluit. Vite ! enfants, prenez place,
Tous en cercle ! et, joyeux, qu'un refrain, dans la nuit
Accompagne en son vol, avant qu'elle s'efface,
L'étincelle qui luit.

— Martin vit-il ?
— Vit-il toujours ? — Toujours il vit.
— Oui, car il luit.

— L'homme sourit.
— Rit-il toujours ? — Toujours il rit.
— L'homme alors vit,

— Son pied s'enfuit.
— Fuit-il toujours ? — Toujours il fuit.
— S'il marche, il vit.

— Sa main construit.
— Construit toujours ? — Toujours construit.
— S'il fonde, il vit.

— L'œil cherche et lit.
— Lit-il toujours ? — Toujours il lit.
— S'il voit, il vit.

— Sa voix médit.
— Dit-il toujours ? — Toujours il dit.

— S'il parle, il vit.

— Son rêve il suit.

— Suit-il toujours ? — Toujours il suit.

— S'il pense, il vit.

— Son feu lui nuit.

— Nuit-il toujours ? — Toujours il nuit.

— S'il brûle, il vit.

— Son cœur gémit.

— Gémit toujours ? — Toujours gémit.

— S'il pleure, il vit.

— Tant qu'espoir luit...

(— Luit-il toujours ? — Toujours il luit.)

— Tout encor vit ;

— Mais lorsqu'il gît...

(— L'espoir gît-il ! — Hélas ! il gît !)

— Plus rien ne vit !

Enfants, qu'avez-vous fait ? A mon âme inquiète

Votre voix paraît triste et de pensers cuisants

Tu repeuples mon âme, ô chanson indiscreète...

Qu'avez-vous fait, enfants ?

Loin de me consoler, ce riant badinage

Jusqu'au fond de mon cœur est venu me troubler,

Et sur mon front, hélas ! ramène le nuage

Loin de me consoler.

On ne peut donc te fuir, souvenir qu'on déteste,

Serpent aux crocs aigus qui ne veut pas mourir !

Vipère, quand au cœur nous mord ta dent funeste,

On ne peut donc te fuir !

Allons ! dévore-moi, souvenir ! La souffrance

Devra, je le sens bien, durer autant que toi ;

Je vis, il n'est de mort en moi que l'espérance :

Allons ! dévore-moi !

Novembre

Beaux jours, vous n'avez qu'un temps,
Et souvent qu'une heure !
Quand gémissent les autans,
Il faut que tout meure. —
Calme-toi, cœur agité ;
Fleurs, oiseaux, joie et santé,
S'en vont ! — Dieu demeure.

Doux soleil aux rayons d'or
Égayant la chambre,
Rive où le chagrin s'endort,
Vergers couleur d'ambre,
Lac si pur, contours chéris,
Monts rians, sentiers fleuris,
Adieu ! — c'est Novembre.

Ô solitude des bois,
Calme et recueillie,
Aujourd'hui nue et sans voix,
De brouillard remplie,
Mon cœur frémit en secret,
Car en lui monte, ô forêt,
Ta mélancolie !

Frais lointains, aubes de feu,
Chants dans la vallée,
Couchants de pourpre, ciel bleu
Et nuit étoilée,
Adieu ! Novembre est vainqueur. —
Tu te voiles dans mon cœur,
Nature voilée !

Tout est gris, morne et désert :
Au ciel, plus de flamme,
Dans les champs, plus rien de vert !
Quel est donc ce drame ? —
Nature, en tes traits pâlis,
L'œil humide, hélas ! je lis
L'histoire de l'âme.

Mais le printemps reviendra
Guérir qui se traîne !

La beauté refleurira
Sur ton front, ô reine ! —
Dans ma nuit, ainsi que toi,
Je veux descendre avec foi,
Nature sereine !

Petit toit

Il est, bien loin de l'Italie,
Un lieu cher à mon souvenir ;
C'est là qu'a commencé ma vie
Et c'est là que je veux mourir.

Petit sur la carte du monde,
Dans mon destin il est bien grand ;
Perle, j'ai caché dans cette onde
Tout mon passé, tout mon présent.

Des cieux tombée, aux cieux mon âme
Monte comme tout ici-bas ;
Parfums, vapeurs, musique ou flamme,
Vers le ciel tout ne tend-il pas ?

Mais on s'attache à tout rivage
Qui nous garde quelque tombeau ;
Là, dorment sous un noir feuillage
Ceux dont s'entoura mon berceau.

Riantes, sur ce champ de poudre
Tout ensemencé de mes morts,
Et labouré de coups de foudre,
Deux fleurs ont crû, mes seuls trésors.

L'une, bouton tout frais encore,
A bruni sous treize printemps ;
Sur l'autre, rose près d'éclore,
Dix-sept fois a passé le temps.

Je sais au sol de la patrie,
Un foyer que cherche mon cœur,
Je sais une maison fleurie
Où vient s'abriter mon bonheur.

Petit toit, aux blanches tourelles,
Rempli de chansons, joyeux nid,
Hélas ! mon cœur seul a des ailes,
Petit toit, de loin sois béni !

Pourquoi chanter ?

Quand notre âme est pleine,
Nous chantons, enfants !
La joie ou la peine
Ont besoin des chants.

Le chant, lit de mousse,
Berce les chagrins ;
La joie est plus douce
Au son des refrains.

Le coucou soupire,
L'alouette rit,
Le bosquet respire,
Le ruisseau gémit.

La musique est reine
Des champs et des monts ;
Quand notre âme est pleine,
Enfants, nous chantons.

Premier monologue — Stoïcisme

« Détends l'arc, » t'ont dit Ésope
Et le grondeur de Sinope ;
Si ta tête est en syncope,
C'est que l'arc fut trop tendu.
Or qui trop fend est fendu,
Qui trop dépense est vendu,
Qui trop verse est répandu,
Trop monte est redescendu.
Trop est trop ; et qui s'achoppe,
Faible ou fort, nain ou cyclope,
A ce dicton, en myope
Bronche... puis bronchant s'éclope.
Dans l'Asie ou dans l'Europe
L'excès n'est point défendu,
Car lui-même il s'est pendu
De tout temps ; c'est son droit ; tope !
D'un zèle malentendu
Le châtiment est acerbe ;
Mais si l'échec t'a rendu
Plus attentif au proverbe,
L'échec n'est que prétendu.
Le coup de poing qui, sur l'herbe,
Vient abattre ta superbe,
A ta superbe étant dû,
T'a bien dûment étendu.
Mais ne sois point éperdu ;
Prudemment baissant le verbe,
Forme ta sagesse imberbe
A grossir de tout sa gerbe,
Et nul malheur n'est perdu !

Second monologue — Résignation

Souffre ! qu'importe
Si, dans ton cœur,
Cette douleur
Un bien apporte ?
Divines fleurs
Sont les douleurs ;
Ces fleurs divines
Ont des épines ;
Pour les cueillir,
Il faut souffrir. —
Point de soupir !
Et plus de plainte !

Réjouis-toi,
L'épine est sainte ;
Relève-toi,
Souffre sans crainte ;
Même, avec foi
Et sans émoi,
Sur la fleur ose
Porter la main ;
Et qu'en ton sein,
Présent divin
Du saint jardin,
Fraîche, elle éclore !
C'est une rose,
Non un chardon !
Malheur est bon
A quelque chose.

Printemps du Nord

Linotte
Qui frigotte,
Dis, que veux-tu de moi ?
Ta note,
Qui tremblote,
Me met tout en émoi.

Journée
Illuminée,
Soleil riant d'avril,
En quel songe
Se plonge
Mon cœur, et que veut-il ?

Sur la haie,
Où s'égaie
Le folâtre printemps,
La rosée,
Irisée,
Sème ses diamants.

Violette
Discrète,
Devant Dieu tu fleuris ;
Primevère,
A la terre,
Bouche d'or, tu souris.

Petite
Marguerite,
Conseillère du cœur,
Ta couronne
Mignonne
Epèle mon bonheur.

Blanche et fine
Aubépine,
A tes pieds, la fourmi
Déjà teille
Et réveille
Son brin d'herbe endormi.

La mousse
Qui repousse
Attend l'or du grillon ;
La rose,
Fraîche éclore,
Rêve au bleu papillon.

Mais, fidèle
Hirondelle,
Au nid toi qui reviens,
La tristesse
M'opprime...
Où donc sont tous les miens ?

L'eau sans ride
Et limpide
Ouvre de ses palais,
Où tout brille
Et frétille,
Les réduits les plus frais.

Sur la branche
Qui penche,
Vif, l'écureuil bondit ;
La fauvette
Coquette
Se lustre dans son nid.

La grue
En l'étendue
A glissé, trait d'argent ;
Dans l'anse
Se balance
Le cygne négligent.

La follette
Alouette,
Gai chantre des beaux jours,
Dans l'azur libre
Vibre,
Appelant les amours.

Journée
Illuminée,
Soleil riant d'avril,

En quel songe
Se plonge
Mon cœur, et que veut-il ?

Dans l'onde
Vagabonde,
Aux prés, sur les buissons,
Sous la ramée
Aimée,
Aux airs, dans les sillons,

Tout tressaille
Et travaille,
Germe, respire et vit,
Tout palpite
Et s'agite,
Va, chante, aime et bénit.

Mais mon âme
Est sans flamme...
Beaux jours en vain donnés,
Nature
Calme et pure,
Ô printemps, pardonnez !

Linotte
Qui frigotte,
Dis, que veux-tu de moi ?
Ta note
Qui tremblote
Met mon cœur en émoi.

Réflexion tardive

La nuit s'en va, gare au réveil !
Pour vous je crains, ô Poésies !
Par le jour vous serez saisies :
Malheur à la phalène au lever du soleil !
Son rayon t'est mortel, ô phalène élancée ;
Pour toi, c'est un tombeau, bien qu'un tombeau vermeil.
— « Comment fuir un destin pareil ? »
— Si ta poésie est pensée.

Et vous, redoutez pareil sort,
Vous qui n'êtes point cadencées,
Fragiles et minces Pensées :
Le jour, à vous aussi, peut apporter la mort !
Le soleil est cruel ; sa riche fantaisie,
Qui fait naître en tout sol la beauté sans effort,
Détruit tout, excepté le fort,
Dont la pensée est poésie.

Si tu m'aimes

Je sens voler sur tes traces,
Ô belle aux yeux languissants,
Tout émus et frémissants,
Si tu passes,
Mon cœur, mon âme et mes sens.

Vierge aux manières modestes,
Près de toi je suis troublé ;
Pars-tu, tout est désolé ;
Si tu restes,
Pour moi le monde est peuplé.

J'aime, vives ou touchantes,
Les chansons que, dans les bois,
Le rossignol dit parfois...
Si tu chantes,
Je n'entends plus que ta voix.

J'ai connu, vierge, des heures...
A leur souvenir, d'effroi
Déjà mon cœur se sent froid ;
Si tu pleures,
Alors il se brise en moi.

Ton front pur, ô fille d'Eve,
D'aucun souffle n'est terni ;
Un bon ange l'a béni,
Et, s'il rêve,
Il m'entr'ouvre l'infini.

Tes yeux noirs et doux, qui laissent
Filtrer tant d'âme au travers,
Sur les miens, chargés d'éclairs,
S'ils s'abaissent,
Je crois voir les cieux ouverts.

Que m'importent tous problèmes,
Soucis, plaisirs ou chagrins ?
En toi, je vis et je crains :
Si tu m'aimes,
J'ai consommé mes destins !

Souvenir de Naples

C'était un frais matin. Découpé dans l'azur
En regard de Sorrente, au bord du golfe pur,
Se balançait un laurier-rose ;
Et sous la branche en fleurs un nid caché rêvait,
Où deux petits oiseaux, jouant dans le duvet,
Gazouillaient mainte douce chose.

Pourquoi ce souvenir, mon cœur ? Oh qu'ils sont loin
Ces temps où je foulais, libre et jeune de soin,
La terre où Virgile a sa tombe !
Autour de moi, dans moi, tout change ! Il est midi ;
Et dans le nid changé les oiseaux ont grandi :
L'un est aigle, l'autre est colombe.

Sur les brises du Sud, jeune couple accouru,
En vous des anciens jours tout a-t-il disparu ?
Non : le cœur est resté le même.
Soyez heureux ! Nature, et toi, dont la bonté
Donna la force au frère, à la sœur la beauté,
D'amour fais-leur un diadème.

Treize ans

Treize ans ! et sur ton front aucun baiser de mère
Ne viendra, pauvre enfant, invoquer le bonheur ;
Treize ans ! et dans ce jour nul regard de ton père
Ne fera d'allégresse épanouir ton cœur.

Orpheline, c'est là le nom dont tu t'appelles,
Oiseau né dans un nid que la foudre a brisé.
De la couvée, hélas ! seuls, trois petits, sans ailes,
Furent lancés au vent, loin du reste écrasé.

Et, semés par l'éclair sur les monts, dans les plaines,
Un même toit encor n'a pu les abriter,
Et du foyer natal, malgré leurs plaintes vaines,
Dieu, peut-être longtemps, voudra les écarter.

Pourtant console-toi ! pense, dans tes alarmes,
Qu'un double bien te reste, espoir et souvenir ;
Une main dans le ciel pour essuyer tes larmes ;
Une main ici-bas, enfant, pour te bénir.

Une nuit sur la plage

Sur le sombre Océan tombait la nuit tranquille ;
Les étoiles perlaient au ciel silencieux ;
Le flot montait sans bruit sur le sable de l'île...
Ô nuit, quel souffle alors vint me mouiller les yeux ?

Le froid saisit mon cœur, quand, muet, immobile,
Étendu sur la grève, et le front vers les cieux,
Je sentis, comme on sent que sur la vague il file,
La Terre fuir, sous moi, navire audacieux !

Du pont de ce vaisseau qui m'emportait, sublime,
Je contemplai, nageant sur l'éternel abîme,
Les flottes des soleils au voyage béni ;

Et, d'extase éperdu, sous les voûtes profondes,
J'entendis, ô Seigneur, dans l'éther infini,
La musique du temps et l'hosanna des mondes.

Un Noël d'Allemagne

Enfants et fleurs, vous, grâce de la vie,
Calices purs d'innocence et d'amour,
Voici Noël ! Noël tous nous convie,
Mais vous surtout êtes rois en ce jour.
Au ciel, enfants, dérobez son sourire,
Fleurs, à la terre empruntez vos couleurs ;
Notre allégresse auprès de vous s'inspire,
Enfants et fleurs !

Enfants et fleurs, ô suave rosée,
D'un Dieu clément envoi mystérieux,
Vous ignorez pour toute âme embrasée
Quelle fraîcheur vous distillez des cieux !
Un vent plus doux vient caresser la lyre,
Du cœur blessé vous calmez les douleurs ;
Tout reverdit à votre aimable empire,
Enfants et fleurs !

Enfants et fleurs, par quels magiques charmes,
Vous, chers aux bons, mais aux méchants jamais,
Au repentir arrachez-vous des larmes,
A l'espérance apportez-vous la paix ?
Serait-ce hélas ! que, miroirs sans nuage,
Purs de toute ombre et non ternis de pleurs,
D'un ciel perdu vous reflétez l'image,
Enfants et fleurs ?

Sainte au front pâle et couronné d'étoiles,
A l'œil profond comme l'éternité,
Fille de Dieu qui lis en Dieu sans voiles,
Descends vers nous, chaste Sérénité ;
Sur un berceau tu mis ton auréole,
Dans un rayon consume nos langueurs ;
Et, pur encens, que notre âme à Dieu vole,
Enfants et fleurs.

Sommaire

Sommaire	p. 2
L'auteur	p. 3
A l'année qui vient	p. 4
À Madame ***	p. 7
Bon voyage	p. 8
Chanson d'Escalade	p. 10
Contentement passe richesse	p. 12
En chasse	p. 13
Envoi	p. 14
Il pianto	p. 15
La belle fille	p. 16
La Diane	p. 19
La fille blonde	p. 20
La fille brune	p. 21
La goutte de rosée	p. 24
La perle	p. 25
La petite glaneuse	p. 28
La violette	p. 30
La visite des anges	p. 31
L'écureuil	p. 34
L'écusson	p. 35
Le livre en trois langues	p. 38
L'embarras des richesses	p. 39
Le papillon	p. 40
L'épreuve du talent	p. 44
Les émigrants Suisses	p. 45
Les incomplets	p. 46
Les saisons au village	p. 47
L'éternel Protée	p. 48
L'ormeau de Plainpalais	p. 49
Martin vit	p. 51
Novembre	p. 53
Petit toit	p. 56
Pourquoi chanter ?	p. 57
Premier monologue — Stoïcisme	p. 58
Second monologue — Résignation	p. 59
Printemps du Nord	p. 60
Réflexion tardive	p. 63

Si tu m'aimes	p. 64
Souvenir de Naples	p. 65
Treize ans	p. 66
Une nuit sur la plage	p. 67
Un Noël d'Allemagne	p. 68